

SOUVENIRS de la dernière guerre mondiale **Claude CHENOUD**

1939

Face à la menace de guerre, les premiers réfugiés habitant près de la frontière et ayant de la famille dans la région arrivaient.

Le véritable exode sera pour plus tard. Toutes sortes de bruits fantaisistes circulent : des allemands auraient été parachutés ! Des affiches incitent à la prudence : « taisez-vous, méfiez-vous, les murs ont des oreilles ». D'autres invitent la population à collecter ferrailles et boîtes de conserve : « l'acier vainqueur », et d'autres, de sensibilisation : « nous vaincrons, car nous sommes les plus forts ».

Juin 1940

Les soldats français s'installent pour résister à la poussée allemande.

Le dynamitage du pont nous fait comprendre que la guerre est réellement arrivée chez nous. À cette époque, nous étions très imprégnés des souvenirs de la guerre 14-18. Les anciens combattants étaient nombreux et leurs récits n'étaient pas faits pour nous rassurer.

Les premiers obus sont très vite tombés sur le bourg. Il semble que leur cible était principalement l'église dont les murs gardent la trace de quelques impacts.

Ce jour-là, je me souviens que les adultes (moi ! j'avais 11 ans et ne pensais guère au danger), qui avaient une expérience de ces choses-là, craignaient que les Allemands reçoivent des renforts et des canons de gros calibre. Les soldats aussi sans doute, car à la fin de la journée, les officiers ayant disparu, le tir des mitrailleuses au Champalud devenait de plus en plus discret.

Prévoyant le pire, beaucoup d'habitants du bourg avaient fui dans la campagne. Mon père avait jugé préférable de rester. Le fait est que les murs des maisons étaient des abris suffisants contre les projectiles de petit calibre. La suite lui donna raison.

Dans la nuit, les soldats allemands saccagèrent les magasins inhabités. Aucun coup de feu, seulement le bruit des coups de crosse dans les vitrines. Une lampe de poche s'allumait parfois derrière ces vitres et repartait. Nous n'en menions pas large, et je crois bien que nos parents n'ont pas beaucoup dormi cette nuit-là.

Au petit matin, mon père se hasarda à sortir. En face le boulanger M. ANTIER en faisait autant. Les trottoirs étaient couverts de matériels militaires, des vêtements, des sacs, des fusils. Même une mitrailleuse Hotchkiss. Nous, les gamins, nous étions passionnés par tout cet arsenal. Cela paraissait nettement plus sérieux que les pistolets à bouchon que nous achetions chez « Toto » BRICARD pour jouer à la « petite guerre » au Champalud. Heureusement les parents veillaient. Interdiction de toucher à tout ça.

Les soldats allemands étaient en fait peu nombreux, c'était des grands gaillards qui portaient sur eux tout un arsenal de pistolets, mitraillettes et grenades jusque dans les bottes. Réflexion faite, c'était peut-être pour nous épater ... Ils avaient aussi une forte tendance au chapardage. À plusieurs reprises, mon père les sortait de la cave où ils avaient tendance à s'égarer par hasard. Leurs officiers tenaient à donner l'image d'une armée disciplinée : « nous corrects » disaient-ils à tout bout de champ.

Très vite, ces soldats inquiétants malgré tout cèdent la place aux troupes régulières. De longues colonnes traversent le bourg, leurs officiers sont souvent à cheval ou dans des petites voitures Volkswagen tout terrain. Des prisonniers français font parfois partie du cortège. Les chevaux étaient encore largement utilisés par l'armée allemande. D'ailleurs, au cours des années suivantes, plusieurs réquisitions de chevaux eurent lieu.

Je me souviens de deux ou trois superbes chevaux arabes saisis dans les fermes de la commune qu'un régiment de spahis* avait abandonnés dans leur fuite sur la place de l'église.

* le 1^{er} régiment de spahis est une unité de l'armée française relevant de l'arme blindée-cavalerie.

Avant la reconstruction du pont d'Oudon en 1942, la noyade de 9 personnes suite au chavirage de la barque assurant régulièrement la traversée (à la rame) après avoir, dans le brouillard, heurté une pile du pont, nous choqua. 1 seul survivant, Antoine VALLET, père, qui pourtant ne savait pas nager. Le minotier de Champtoceaux, Paul TOUBLANC, y perdit son fils unique.

De temps en temps, des régiments de la Wehrmacht venaient au repos à Champtoceaux. La réquisition et l'occupation de certaines maisons créaient beaucoup de gêne. Chez nous, à l'hôtel, la cuisine était occupée et ma grand-mère avait été obligée de s'accommoder d'un vieux local qui servait auparavant à faire la vaisselle. Pas pratique du tout.

Pourtant à la longue, on s'accommodait de leur présence, et ces grands guerriers s'humanisaient, jusqu'à nous confier leur appréhension, de partir peut-être sur le front russe. « La guerre, Madame, gross malheur ». La vénération qu'ils avaient pour leur Führer ne suffisait plus.

1943

Avec les bombardements de Nantes, bien des citadins expédièrent leurs familles à la campagne. Parmi elles, beaucoup de jeunes avaient passé l'âge du certif. Les familles s'étaient groupées pour payer un professeur particulier afin d'assurer tant bien que mal la poursuite de leurs études.

Grâce à la présence de tous ces jeunes et bien que ce genre d'activité soit interdite par l'occupant, une troupe de scouts voit le jour. La plupart des p'tits gars du bourg participent, et font connaissance avec une certaine discipline, et le camping par tous les temps.

Le chef, Paul LAMBERT, plus tard horloger bijoutier à Nantes, organisait tout ça avec beaucoup de sérieux. Nous avons entre douze et quinze ans et je crois que, pour la plupart, nous en avons gardé un excellent souvenir.

À cette époque, certains jeunes de 16, 17 ans restés à Nantes étaient mobilisés ... ou volontaires pour la « défense passive ». Ils aidaient au sauvetage et au déblaiement.

Les bombardiers américains, opérant à très haute altitude, atteignaient rarement leurs objectifs, par contre des quartiers entiers ont été rasés, comme par exemple, la rue du Calvaire et beaucoup d'immeubles du centre-ville avec toutes les victimes qu'on imagine. Les bombardiers américains n'avaient pas bonne presse et la propagande allemande en profitait.

À Champtoceaux, c'était de temps en temps, des chasseurs bombardiers, anglais, disait-on, qui prenaient le pont en enfilade, descendaient très bas, larguaient une ou deux bombes sur le pont ou à côté (souvent à côté) et mitraillaient les locomotives qui se trouvaient parfois sur leur trajectoire.

Quand on était en vacances, on courait au Champalud pour voir ça. Il est arrivé qu'un pilote américain fantaisiste largue du haut de ses huit mille mètres quelques bombes sur le pont... sans aucun dommage pour celui-ci.

Par contre, la guinguette de la mère « Larbi » est partie en morceaux ; son piano mécanique, qui faisait danser tous les dimanches, est parti aussi au paradis des pianos.

La guerre, c'était aussi les maisons sans chauffage, les tickets de rationnement qu'il fallait aller chercher à la Mairie. Le monde réduit à la portion minimum : pas de beurre, pas de sucre ou remplacé par la saccharine, peu de pain, peu de viande.

Au collège, où j'étais pensionnaire, les menus étaient totalement végétariens. Légumes sans beurre ni matière grasse d'aucune sorte, un seul malheureux morceau de viande par semaine. Heureusement à la campagne, on se débrouillait mieux, grâce aux fermes qui étaient nombreuses à cette époque.

Pourtant la confection des colis pour nos prisonniers en Allemagne pendant 4 ans fut difficile. Il fallait faire des prodiges pour réunir les denrées nécessaires, qui d'ailleurs n'arrivaient pas toujours à leurs destinataires.

Le curé de la paroisse, l'abbé BRICARD, organisait tout ça. Certaines jeunes femmes, volontaires, se chargeaient de correspondre avec un prisonnier. On les appelait des marraines de guerre et ça se terminait parfois par des mariages.

Par « radio Londres », malgré une réception très brouillée, on arrivait à avoir des nouvelles. Avec les premiers déboires de la Wehrmacht sur le front russe, on pouvait entrevoir la défaite de l'Allemagne.

À partir de 1943, on a entendu parler des réseaux de résistance d'autant plus que des arrestations eurent lieu à Champtoceaux. M. et Mme BAUDOIN qui à Nantes étaient mécaniciens-dentistes, M. GÉRARD fourreur, lui aussi à Nantes, et un couple relativement âgé qui ne revint pas des camps allemands.

Dès juin 44

À la suite du débarquement on s'imaginait que les Américains allaient arriver très vite. C'était sans compter sur la résistance acharnée des troupes allemandes en Normandie.

Fin août 44, je crois, on apprend la présence des Américains sur la rive nord de la Loire. Après le travail, on en discute souvent dans les rues de Champtoceaux. La petite garnison allemande cantonnée au Cul du Moulin devient nerveuse et interdit les rassemblements.

Finalement, un beau matin, plus d'Allemands ! Partis, envolés, disparus. La folie s'empare de toute la population, on se congratule, on arrose ça, on fait sonner les cloches à toute volée. Il faut absolument voir les Américains de près. Et puisqu'ils ne s'y décident pas, on va les chercher. Quelqu'un prend une plate, il me semble que c'est M. LEHAIS menuisier, traverse la Loire, et nous ramène deux échantillons de la victorieuse Amérique.

Deux G.I. casqués, complètement abasourdis, par la fête qu'on leur faisait, ne parlant pas un mot de français. Ils avaient l'air à peine rassuré. À la nouvelle de leur présence tout Champtoceaux convergeait vers eux.

Même « Basile » le boucher de Champtoceaux était sorti de sa cachette. Lui qui vivait en clandestin depuis de longs mois, depuis que les Allemands avaient trouvé chez lui des armes de guerre. On le croyait caché bien loin, et à l'étonnement de tous, il était là apparemment content, et même très content de pouvoir retrouver les copains sans avoir à se cacher.

On était surpris par l'apparence de ces soldats américains. Leur tenue d'abord. Leur uniforme kaki de bonne coupe et des tissus de qualité. Pas de bruits de bottes comme chez les Allemands. Des chaussures parfaitement silencieuses. Pas de hiérarchie visible au premier coup d'œil. En cherchant bien, on voit quand même parfois un petit insigne métallique sur l'épaulette, et c'est tout. Leur petite carabine aussi était surprenante.

Pour Champtoceaux, l'occupation, c'était déjà du passé, mais il fallut encore de longs mois avant de voir revenir les prisonniers et les survivants des camps de concentration.



Dans leur bagage, les Américains avaient la pénicilline, mais personne ne le savait, pas même les médecins de l'hôpital d'Ancenis où notre père est mort à 38 ans, emporté en trois jours par une septicémie.

Tout ça, c'était il y a plus de 60 ans, pour les jeunes une éternité. Pour nous c'était hier.

M.CHENOUARD